

Herman Gorter (1864-1927).

Un Mai centenaire

PRESQUE impossible d'imaginer plus beau. L'histoire de la littérature néerlandaise commence au début du douzième siècle par ces lignes solitaires, trouvées à Oxford sur la page de garde d'un manuscrit latin: «Hebban olla vogala nestas bigunnan hinase hi[c] enda thu», ce qui signifie: Tous les oiseaux ont commencé des nids hormis moi et toi.

C'est si printanières, si remplies de désir amoureux que la langue et la littérature néerlandaises apparaissent sur la première page du livre d'histoire littéraire. Et quand, plus avant dans le douzième siècle, le Limbourgeois Heynric van Veldeken, le plus ancien poète des Pays-Bas dont nous connaissons le nom, écrit ses lieder d'amour courtois, printemps et amour éclatent à nouveau. Et il n'en sera guère autrement quand, en mars 1889, le jeune poète Herman Gorter (1864-1927) publiera son long poème symbolique *Mei* (Mai), un de ces bijoux de la nouvelle poésie qui changeraient, il y a cent ans, le visage de la littérature néerlandaise. Cela se fit avec tant d'élan, d'inventivité et de virtuosité, que la littérature antérieure du dix-neuvième siècle ne commence que de nos jours à se remettre un peu de ce soudain déferlement, encore n'est-ce pratiquement que dans les milieux de l'histoire de la littérature, qui ont longtemps considéré les prédécesseurs et contemporains plus âgés de la génération de Gorter, les *Tachtigers* (écrivains du mouvement de quatre-vingt) presque exclusivement en se situant dans la perspective des novateurs bien vite canonisés.

L'élan du poème long de plus de 4500 vers que Gorter a consacré à la demoiselle Mei, à sa venue sur terre, à son amour tragique pour le dieu solipsiste Balder, à son retour sur terre et à sa mort, éclate d'emblée dans les vers liminaires débordants d'assurance, dont le premier no-

tamment est devenu si classique que même les publicitaires en viennent à le citer de temps à autre, supposant peut-être qu'il s'agit là d'un proverbe anonyme: „Een nieuwe lente en een nieuw geluid” (Un nouveau printemps et un son nouveau).

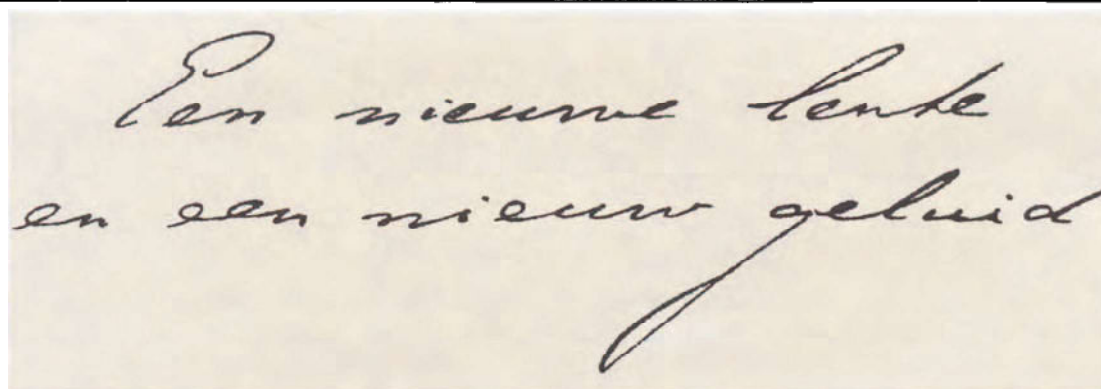
Vingt-sept vers plus loin, nous pouvons lire:

[...] un tronc de chêne
Eclate en scions, une jeune frondaison
Surgeonne: Ecoute, un son nouveau résonne:
Un jeune capitaine se dresse, vêtu d'azur et d'or
Au cave portail clame un héraut retentissant.

Le poète est tout à la fois capitaine et héraut: les mots qu'il clame, les vers par lesquels il éblouit, dans le cas présent, ne sont nullement inégaux aux exploits surprenants d'un conquérant.

Il est fascinant de voir comment le jeune Gorter dans son prologue règle le perpétuel chassé-croisé des mots «neuf», «vieux», «tard» et «jeune». Comment dans son lied de mai, il introduit déjà d'emblée l'été par exemple dans le mot «zomernacht» (nuit d'été) et comment il nous offre à voir presque en passant la maturité de cerises encore jeunes, de cerises de mai, comme pour nous pénétrer d'emblée de l'idée que le neuf ne peut jamais être réellement neuf et frais et qu'inversement dans le vieux une nouvelle vitalité peut éclore. Le neuf erre à travers le vieux et vice-versa, comme ce jeune flûtiste à travers la vieille petite cité, comme un inconscient *taedium vitae* («blijheid om de avonddrust» - joie du calme vespéral) à travers l'âme de ce jeune garçon. Pour faire partie du cycle des saisons, chaque printemps est à la fois vieux et neuf.

On a beaucoup écrit sur la signification de *Mei* et il y a tout lieu de croire que ce poème, comme il convient à toute bonne poésie, ne se



Les premiers vers célèbres de «Mai».

livrera jamais complètement au lecteur et à l'interprète. Il se révèle toujours susceptible d'être lu en nouveauté. Gorter lui-même a écrit dans une lettre au sujet de *Mei*: «J'ai voulu faire quelque chose de débordant de lumière et de jolis sons, rien de plus. Une histoire s'y déroule, et on y trouve un peu de philosophie, mais c'est pour ainsi dire par malheur. Je sais bien que c'en est le point faible, que cette histoire et cette philosophie sont vagues et mouvantes, mais à l'époque je ne savais mieux faire. Je sentais que je pouvais réaliser quelque chose qui rende un joli son et rayonne de clarté et c'est pourquoi je n'ai rien voulu d'autre.»

L'accent que Gorter met ici sur le caractère vague et mouvant du «contenu» philosophique est justifié, mais je n'y vois pas de faiblesse. L'absence de tout ce qui ressemble à de la rigueur philosophique, le fait que la tendance philosophique du poème ne puisse être établie sans équivoque, a fait de *Mei* le miracle de poésie pure que nous continuons à y voir cent ans après sa création. Le poème a poussé spontanément plutôt qu'il n'a été prémédité ou construit, mais sa structure, avec toutes ses redites, variations, symétries et échos, n'en est pas moins solide et impressionnante pour autant. Il en va de même dans la nature: les jeunes frondaisons qui naissent du vieux tronc ne se sont pas conçues elles-mêmes, elles se développent à partir d'un matériau donné selon les lois immuables de la répétition et de la variation.

Le poème de Gorter, si jeune qu'il puisse être, est d'une égale ancienneté. A travers *Mei* errent des personnages empruntés à la mythologie germanique, on peut y déceler des éléments provenant de l'imaginaire grec, des réminiscences du *Cantique des cantiques* et du poème anonyme latin *Pervigilium Veneris*. On y renvoie à Homère et à Virgile, à la mystique médiévale Hadewijch, à Chaucer, Keats, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche, Wagner. Pour son poème, le poète a cueilli à l'arbre lourdement chargé de la culture européenne tout ce que sa main y trouvait à cueillir, consciemment mais certainement souvent aussi inconsciemment, en artistique innocence,

comme des enfants

*Surgissent en un verger, pillent
Les pommes aux branches, mais il en tombe
Bien plus par terre, l'herbe paraît rouge et
[jaune.*

Maintenant encore, *Mei* de Gorter reste un poème jeune et débordant de vitalité. Et en même temps, il est d'une maturité automnale. C'est un poème pour bien des générations de lecteurs. ■

WIEL KUSTERS

Poète-critique littéraire.

Professeur à la Rijksuniversiteit Limburg.

Adresse: Alexander Battalaan 76, NL-6221 CG Maastricht.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermat.

Uit «Mei»

DOOR HERMAN GORTER

Extrait de «Mai»

PAR HERMAN GORTER

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.

EEN nieuwe lente en een nieuw geluid:
Ik wil dat dit lied klinkt als het gefluit,
Dat ik vaak hoorde voor een zomernacht
In een oud stadje, langs de watergracht -
In huis was 't donker, maar de stille straat
Vergaarde schemer, aan de lucht blonk laat
Nog licht, er viel een gouden blanke schijn
Over de gevels in mijn raamkozijn.
Dan blies een jongen als een orgelpijp,
De klanken schudden in de lucht zoo rijp
Als jonge kersen, wen een lentewind
In 't boschje opgaat en zijn reis begint.
Hij dwaald' over de bruggen, op den wal
Van 't water, langzaam gaande, overal
Als 'n jonge vogel fluitend, onbewust
Van eigen blijheid om de avondrust.
En menig moe man, die zijn avondmaal
Nam, luisterde, als naar een oud verhaal,
Glimlachend, en een hand die 't venster sloot,
Talmde een pooze wijl de jongen floot.
[...]

Zóó als een eik die op de bergen krom
Boog van de vlammen waar hij zich verbrandt,
Bliksemgetroffen, 't kleinste takje brandt:
Een huis van vuur geleeleek hij op de hoogte.
Een donkre regen viel en doofde, boog te
Vallen den zwartenden verkoolden stam,
Op enk'le takken danst nog weinig vlam -

Zóó als die bloem van zomerrood, papaver,
Rimpelt zijn rood, verwelkend, en zijn staaf er,
Zijn teeren stengel langzaam buigt omlaag -
Zoo boog ook Mei langzaam haar hoofd omlaag
En bleek en bleeker werden hare wangen,
En flauw en flauwer werd ook het verlangen
Dat in de oogen brandt der sterveling.
Al verder en al verder week de kring,
De wollige band van vuur, zoals de ruiters
Die uitrijden uiteen en op de muiters
Een aanval doen: ze maken 't heel ver stil.

UN printemps neuf avec un chant nouveau:
je veux qu'il sonne ainsi que cette flûte
que j'entendis souvent les nuits d'été
près d'un canal, dans une ville ancienne.
La rue offrait encore sa clarté
au noir logis, dans l'air brillait encore
une lumière, et son reflet blanc-or
tombait des toits jusque sur mes persiennes.
Lors un garçon soufflait dans son pipeau
fort comme l'orgue était le son, si haut,
comme cerises quand le vent léger
au printemps monte, prêt à voyager.
Il erre sur les ponts, au bord de l'eau,
Il va son train, sifflant comme l'oiseau,
sans se presser et sans même savoir
le bonheur pris à ce repos du soir.
Et plus d'un homme las, dîner fini,
l'écoute, ainsi qu'on fait d'un vieux récit,
en souriant, et la main qui fermait
une fenêtre, au chant reste en arrêt.
[...]

Comme le chêne frappé par la foudre
sur la montagne penche sous les flammes
brûlant jusqu'à son plus petit rameau:
il semble une maison de feu, là-haut.
Une pluie sombre vient qui tout éteint,
courbant le tronc dont le noir carbonise,
quelques rameaux où quelque feu s'attise.

Et comme le coquelicot, la fleur
au rouge de l'été, se ride, fane
et laisse pendre sa fragile tige,
avec lenteur Mai son visage incline.
Pâles, de plus en plus pâles ses joues,
faible, de plus en plus faible le feu
dans les yeux de celle qui va mourir.
Lointain, de plus en plus lointain le cercle
laineux des flammes, comme le soudain
assaut des cavaliers sur les mutins:
il fait très loin s'entendre le silence.

En in zich voelde zij het laatste: wil,
Den allerlaatsten wil der stervenden,
Den wil tot doodzijn die het zwervende
Menschengeslacht doet stilstaan en hen drijft
Van zelve naar den grond waar 't lichaam blijft.
Ze duizelde en in die duizeling
Werd ze zoo licht, een veer die uit den zwing
Der duive valt: ze daalde en viel niet:
Zoo valt een riethalm over in den vliet.

Zóó als een kind dat in het leven was,
Zóó als een bloem van zomerrood in 't gras,
Roode papaver die nu neder ligt.
Zoo lag ze en der zonne laatste licht,
Scheen op haar, maakte haar een weinig rood
En goud voor 't laatst - en ging toen met haar
[dood. ■

*Uit «Mei. Een gedicht»,
C.A.J. van Dishoeck, Bussum, 1948¹⁰.*

Elle ressent alors la volonté
dernière des mourants, la volonté
de mort, qui fait l'errante humanité
rester tranquille avant de la pousser
vers la terre où vont reposer les corps.
Un vertige la prend et ce vertige
la rend légère, tellement, lorsque descend
sans qu'elle tombe, cette plume de colombe:
ainsi sur l'eau se couche le roseau.

Comme une enfant qui fut en vie et comme
la rouge fleur d'été dans l'herbe, le
coquelicot rouge à présent couché.
Couchée aussi dans l'ultime soleil
dont les reflets la colorent un peu
de rouge et d'or - puis meurent avec elle. ■

*Extrait de «Mai. Un poème»,
C.A.J., van Dishoeck, Bussum, 1948¹⁰.*